

Le discours exécrationnel d'une chauve-souris à la Misère

Maxime Lejeune

Numéro 78, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/386ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lejeune, M. (2009). Le discours exécrationnel d'une chauve-souris à la Misère. *Brèves littéraires*, (78), 60–64.

MAXIME LEJEUNE

LE DISCOURS EXÉCRABLE D'UNE CHAUVE-SOURIS DE LA MISÈRE

La semaine dernière il m'est arrivé quelque chose d'incroyable! L'embrayage de ma voiture m'a lâché. Vous avez raison, rien d'incroyable là-dedans mais patientez un peu! L'embrayage de ma voiture, dis-je, m'a donc lâché et le collègue auquel j'ai demandé de faire un détour pour me déposer chez moi a tout simplement refusé. Je vous ai souvent parlé de lui, celui qui est chauve, son refus ne doit sans doute pas vous étonner... et puis vous savez comment trop souvent sont les gens! Alors, figurez-vous, j'ai décidé de rentrer à pied à la maison. Je n'aurais jamais dû... Pure folie que de prétendre affronter la tombée de la nuit dans ce satané pays!

À peine avais-je quitté le ministère que, clac! elle s'est effectivement abattue, tout d'un coup, aussi brusquement qu'une baffe en pleine gueule. Un peu après avoir quitté le rond-point de la Misère, je me suis perdu dans la forêt. Éboulements de feuillages, murailles, cordages ébouriffés, pesantes et inquiétantes voûtes, fiançailles éperdues de lianes, fourrés insolents et démesurés, outrances d'une végétation affolée, humides odeurs, océan de verdure, ombres obscènes, étreintes végétales... Tu ne sais plus où te portent tes pas hasardeux ni sur quoi tu poses les pieds. Tu te baisses pour éviter une branche que tu crois deviner et, zlouf! tu te mouches dans une toile d'araignée, tu t'écarter pour ne pas glisser dans un trou et, flouc! te voilà les deux pieds dans l'eau, tu penses épargner un lézard et, chcouitch! tu écrases un crapaud de mauvais augure. Vaut-il mieux t'exténuer à faire des moulinets avec les bras au-dessus de ta tête ou bien allonger tes pas tout en plongeant tes mains dans l'obscurité? Effaré, tu avances en te demandant ce que tu fais là et quel sens peut bien avoir ta vie. En même temps, tu envoies à tous les diables ton collègue de bureau et l'enterres pour la millième fois, et chtrang! le tronc d'un jamalac* vient te rappeler que tu te fourvoies dans un monde qui t'ignore. Rien ne te paraît alors plus pesant que toutes ces choses

qui se cachent. La réalité de la nuit ne se trame plus que de pressentiments. Tu te noies dans un paysage d'incompréhensions, dans un labyrinthe de suppositions et, splash! tu t'étales dans les fougères. Tout s'efface pour n'en devenir que plus oppressant. Tu t'étonnes même d'avoir réussi à faire deux pas sans qu'il ne te soit rien arrivé. Mais rassure-toi, une branche te griffe aussitôt le visage, tu dérapes pour t'arracher la main en voulant te retenir à une roche, à moins que ce ne soit à un tang**, tu t'écorches les genoux, la sueur te brûle les yeux. Diable, quelle idée t'a pris d'entreprendre pareille aventure! Tu crois marcher tandis que tu rampes dans la boue. Tu tressailles, tu étouffes dans cet inextricable univers et ne sais plus que présager de tout cela.

Voilà, c'était ainsi, je n'exagère rien, et je vous fais cadeau du catalogue des cris, piaulements et autres injures sonores qu'aucune partition ne saurait transcrire! Bref, tu es complètement perdu et tu en viens à te demander si tout cela ne reflète pas la stupide situation de chef de service que tu occupes au ministère.

Enfin, je ne saurais vous dire comment, je me suis retrouvé dans une grotte creusée dans un des contreforts escarpés qui dominent la Misère. Je n'en étais, tout d'abord, pas bien sûr mais je m'en suis vite rendu compte, et de la plus étrange façon. Une bougie s'est allumée subitement. Tout s'est mis alors à vaciller autour de moi, mais j'ai pu distinguer très nettement une chauve-souris assise dans un fauteuil, un verre de scotch à la main et qui fumait un cigare, les jambes croisées; elle portait un pantalon de cuir noir. Eh bien croyez-moi ou non! je n'ai pas eu le temps d'être surpris.

« Vous vous êtes enfin décidé à venir. Vous avez, je le sais, dû faire preuve de la plus grande ténacité pour vous rendre jusqu'à moi. Sachez, mon cher Monsieur, que je vous attends depuis longtemps! Vous avez, humains, comme nous, grand besoin d'obscurité, oh! non pas de cette bienfaisante obscurité qui nous protège de l'ardeur du soleil, mais de celle qui abrite vos pensées les plus noires et sans laquelle vous ne pourriez vivre. Voleurs d'idées, vous usez sans cesse des plus sordides stratagèmes

pour écraser vos congénères, préoccupés que vous êtes de vous couvrir des haillons tout élimés de la gloire. C'est vous, les vampires qui vous nourrissez du travail des autres que vous videz jusqu'à la dernière goutte. Votre vie est creuse, vous courez les photographes pour imposer vos piteux portraits dans vos feuilles de chou. Votre âme cultive les idées les plus sombres tandis que vous feignez de compatir à la douleur de vos confrères. Votre monde est bâti de glorioles, de prérogatives, de funestes regards. Inavouables sont vos motivations et oubliables devraient être vos pensées. Cupides, vous ne faites rien sans récompense. Vous vous gargarisez de bêtises comme des pigeons, voilà ce que vous êtes ! Votre cerveau que ronge la méchanceté est à moitié noir et tout pourri d'infamies. C'est vous qui vivez dans les cavernes que vous vous êtes trop confortablement creusées dans les montagnes de votre idiotie, et la forêt que vous venez de traverser ne reflète que le désordre de votre esprit. Avouez que c'est plutôt chez vous que tout est à l'envers ! Accrochées dans nos arbres, nous sommes les seules à voir votre monde tel qu'il est, sens dessus dessous ! Votre ciel est tombé, vos valeurs ont chuté. Le chaos s'installe dans vos crânes. Votre vie n'est qu'un carnaval de sottises, un tango d'inepties. Que votre univers est petit, qui se loge entre la jalousie et l'ennui, tout borné qu'il est par la méchanceté et la turpitude ! Vous croyez le connaître, mais vous ne savez plus regarder ! Vous jugez toutes choses avant de les découvrir ! Aveuglés de certitudes, vous vous égarez dans les labyrinthes de l'orgueil. Vous nous jetez au visage les traits que vous portez vous-mêmes et n'avez d'humain que la forme. Sachez que votre trompeuse clarté ne nous convient pas. Jamais le miroir de votre ambition ne vous montrera tels que vous êtes ! »

Puis, brandissant le poing vers le ciel et se levant pour déployer sa cape...

« Quand donc jetterez-vous au panier toutes ces sinistres idées qui hibernent dans vos cervelles desséchées ? Quand donc aurez-vous le courage de secouer l'hiver qui vous habite, de diriger sur les sombres rivages de vos âmes un faisceau de lumière pour en déloger les funestes créatures ? Vous déciderez-vous un jour, prisonniers de vos

esprits que vous êtes, à purger vos cerveaux de toutes les immondices qui y stagnent, de toute cette crasse qui y fermente ? Endormis dans les draps puants de votre perversité, vous réveillerez-vous enfin ? Aurez-vous, ne serait-ce qu'une seule fois, un sourire qui ne soit pas un masque à votre turpitude ? »

Se ravisant et retournant vers son fauteuil pour s'y installer de nouveau...

« Mais que se passe-t-il ? Je vous sens nerveux, je devine que vous êtes fâché. Reconnaissez, mon cher Monsieur, que le sang ne nous monte pas à la tête. Notre conscience reste paisible, à l'image de notre vol lorsque, le soir, nous nous élançons avec nonchalance au-dessus de vos toits. Vous avez beau nous détester, nous traiter de *batman* (ne faites pas cette tête!), vous ne nous aimez point. Nous vous effrayons, cela n'est-il pas une condition idéale pour mieux vous juger ? Vous croyez être ce que vous voulez paraître et n'en êtes que plus ridicules. Vous vous croyez aimés, alors que nous, pour ce qui est de l'amour, n'avons aucune illusion. Oh ! ne pensez pas que nous prétendons vous comprendre pleinement, non, nous savons qu'une certaine dose d'incompréhension doit toujours être de mise afin de préserver à chacun le mystère de sa propre existence. Je vous le dis, votre monde n'est pas encore mûr, vous n'êtes pas prêts, les objets de votre bonheur sont là depuis longtemps à attendre que la lumière se fasse dans vos yeux !... Mais, que vois-je ? Je manque à tous mes devoirs... un scotch ? Vous prendrez bien un verre ? »

L'animal se retourna alors comme pour s'adresser à quelqu'un derrière lui, tout en tenant son bougeoir à la main. Cela me permit d'apercevoir dans un coin une chauve-souris coiffée d'un turban de soie bleu ciel et une autre qui portait un petit casque de cuir beige avec deux rabats. Je crois qu'il y en avait aussi deux dans le fond qui jouaient au baby-foot. Et, tandis que l'on m'apportait un whisky sur un plateau d'argent, mon interlocuteur reprit le fil de son discours.

« Reconnaissez-le ! Lorsque nous volons, vous ne cessez de nous prendre pour des squelettes de vieux parapluies

déglingués qui ternissent votre ciel. Vous vous moquez de nos yeux de jouet en peluche, mais sachez, Monsieur, que nous réservons notre regard pour le poser sur des réalités plus belles et plus méritoires que vous ne sauriez imaginer. »

La chauve-souris affublée du turban bleu l'interrompt...

« Oui, nous autres, chiroptères, n'avons pas jugé opportun d'utiliser nos yeux pour nous diriger dans votre monde, notre système d'écholocalisation nous suffit largement. Vous, les humains, manquez de patagium... »

« Elle veut dire, je crois, que vous manquez d'envergure... »

À ce moment, la bougie s'éteignit, l'obscurité m'enveloppa de nouveau. Je vidai mon verre et quittai la grotte pour affronter une autre épreuve : redescendre vers la ville afin de m'assurer que dans ce monde furtif et inquiétant sur lequel les chauves-souris de misère et autres vespertillons de malheur jettent l'opprobre, vivent des hommes dignes de ce nom.

* jamalac : arbre fruitier tropical

** tang : hérissos (en créole des Seychelles)